



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

48 | 2011

Regards sur des carrières de polytechniciens au XIX^e
siècle

Conférence à l'assemblée générale de la Sabix du 30 juin 2010 : « les X et la littérature »

Erik Egnell



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1014>

DOI : 10.4000/sabix.1014

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2011

Pagination : 89-94

ISBN : ISSN 2114-2130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Erik Egnell, « Conférence à l'assemblée générale de la Sabix du 30 juin 2010 : « les X et la littérature » », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 48 | 2011, mis en ligne le 14 mai 2013, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1014> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1014>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© SABIX

Conférence à l'assemblée générale de la Sabix du 30 juin 2010 : « les X et la littérature »

Erik Egnell

- 1 Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de deux cents ans qu'il y a des polytechniciens et qu'ils écrivent. Telle est la réflexion que j'ai commencé par me faire quand Alexandre Moatti m'a demandé de traiter le sujet des X et de la littérature.
- 2 C'est bien connu que l'X mène à tout à condition d'en sortir. Pourquoi donc ne mènerait-elle pas aussi à la littérature. C'est le contraire qui serait surprenant.
- 3 Ce sentiment s'est renforcé quand Christian Marbach m'a fait parvenir le numéro de *La Jaune et la Rouge* de 1995, consacré à ce même sujet. J'ai été impressionné du nombre de camarades qui se sont lancés dans l'écriture, au sens noble du mot. J'avoue humblement que beaucoup étaient inconnus de moi, trente années à l'étranger ayant distendu mes liens avec la communauté polytechnicienne. J'ai aussi eu le plaisir de constater que certains ouvrages jadis lus et appréciés étaient l'œuvre d'un camarade, ainsi *Le Vendredi des Banquiers*, de Philippe Saint-Gil.
- 4 Depuis cette époque, la fièvre ou la rage polytechnicienne d'écrire ne s'est pas calmée, loin de là. Pour ne parler que de la promo 57, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, on peut signaler *Un combattant*, de Gilles Cosson, un épisode tourmenté de la vie d'un de ces grands hommes d'affaires parisiens que l'auteur connaît si bien, *Thulé*, de Gilles Cosson encore, qui emmène au XVI^e siècle son héros viking sur une Méditerranée haute en couleurs et riche en péripéties, et enfin *Les Balcons d'Aix*, de Francis Soulié de Morant, ouvrage paru ce mois-ci, l'histoire d'un mystérieux message crypté dérobé qui met en émoi la riante cité provençale. Si Gilles nous a déjà fait bénéficier d'une abondante production, Francis en est à son premier roman.
- 5 La veine romanesque polytechnicienne est loin de se tarir, puisque vient de se créer un groupe X-Auteurs comptant déjà de nombreux membres, avides de marcher sur les traces de leurs prédécesseurs déjà cités. Les éditions Cyrano, dont je suis le fondateur et

l'animateur, ont d'ailleurs lancé la collection *Fiction de X*, destinée à accueillir les textes d'imagination de polytechniciens anciens et modernes.

- 6 Les X savent donc écrire, non seulement pour les spécialistes comme eux, mais aussi pour le grand public (ou le public général, comme diraient les Anglais).
- 7 Faut-il y voir un effet positif de la décision prise en 1801 par le Conseil de perfectionnement de l'Ecole (il avait peut-être alors un autre nom) d'introduire dans le concours d'entrée une épreuve de français ?
- 8 Cette décision avait-elle pour cause le faible niveau dans la matière des élèves des premières promotions, ou procédait-elle de la conviction qu'une éminente qualité d'expression est nécessaire à de futurs savants ? Renversant le classique adage « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », les promoteurs de l'épreuve de français pensaient sans doute : « Celui qui énonce clairement, concevra bien »
- 9 Mais ledit Conseil ne s'en tient pas là.
- 10 Trois ans plus tard, en 1804, il crée à l'Ecole une chaire de grammaire et de belles-lettres. 1804 : c'est l'année où Napoléon militarise l'Ecole et où est institué le régime de l'internat. Il va donc falloir occuper à temps plein les élèves qui ne pourront plus aller se distraire à l'extérieur. Quelle bonne idée de joindre l'utile à l'agréable avec les cours de laïus, qui auront lieu après le repas du soir !
- 11 Le résultat dépasse les espérances. le premier titulaire de la chaire est François Andrieux, avocat, poète et auteur dramatique, aujourd'hui bien oublié, qui passionne les élèves au point d'inquiéter au point d'inquiéter la direction de l'Ecole. Andrieux est toujours professeur à l'X quand y entre Auguste
- 12 Comte, reçu 4e au concours de 1814. Celui-ci devient un de ses auditeurs particulièrement réceptifs : le « sensualisme » philosophique d'Andrieux inspirera le créateur du « positivisme », un des auteurs les plus prolifiques issus de la rue Descartes.
- 13 Heureusement pour la science, Andrieux ne se contente pas d'apprendre aux élèves la littérature française, il professe aussi l'anticléricalisme, ce qui lui vaut, sous la Restauration, d'être relevé de ses fonctions. L'autorité profite d'un incident mineur provoqué précisément par Auguste Comte, meneur insidieux de sa promo sous les pseudonymes d'« Isidore » et de « Sganarelle », pour renvoyer collectivement les élèves et les professeurs dans leurs foyers. Les uns et les autres reviendront, sauf Auguste Comte et Andrieux.
- 14 Je tire tous ces détails de *l'Histoire de l'Ecole polytechnique*, par Jean-Pierre Callot, à qui je suis heureux de rendre, en cette occasion, un hommage mérité. Lui-même avait été précédé par Paul Tuffrau, auteur du *Livre d'or de l'Ecole polytechnique*, auquel il se réfère souvent, et qui fut le professeur de nombreuses promos, dont la nôtre.
- 15 Le successeur de François Andrieux fut Louis-Aimé Martin. Pour que nul n'en ignore, celui-ci fut nommé professeur de belles-lettres, d'histoire et de morale. Jean-Pierre Callot nous dit que de caserne l'Ecole était devenue séminaire. L'histoire fait son apparition, une histoire politiquement correcte, on imagine, et la grammaire disparaît, réservée aux futurs colonisés, comme Léopold Sédar Senghor, qui fut agrégé de grammaire avant d'être président.
- 16 Le professeur Martin se recommande bien sûr par ses prénoms, Louis-Aimé. Il a été l'élève et l'ami de Bernardin de Saint-Pierre, l'immortel auteur de Paul et Virginie, dont

il a épousé la femme et publié les œuvres moins connues. Mais il se recommande aussi par ses *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et les sciences naturelles*.

- 17 Car Sophie, c'est la grande Sophie Germain, née en 1776, qui s'est prise de passion pour les mathématiques à l'âge de treize ans, quand les hommes se passionnaient pour la Révolution, qui s'est procuré les cours de l'Ecole polytechnique toute nouvellement créée en empruntant l'identité d'un ancien élève Antoine Auguste Le Blanc, et qui devient une correspondante distinguée de Lagrange, de Gauss et de Poisson. Sophie Germain, sainte patronne des futures polytechniciennes, qui devront encore attendre un siècle et demi leur reconnaissance à part entière par la nation.
- 18 Après Andrieux et Martin, les polytechniciens continuent à s'intéresser à leur prof de lettres, au point que Paul-François Dubois, qui fut le co-fondateur du *Globe*, journal d'opposition modérée dans les dernières années de la Restauration, nommé professeur de littérature à l'Ecole polytechnique en 1834 sous la monarchie de Juillet, est accusé par eux de « cumuler » les postes lucratifs – n'est-il pas aussi inspecteur général de l'Université et député de Nantes – ce qui l'empêche de se consacrer efficacement à chacun. Dubois n'en gardera pas moins celui à l'X jusqu'à la révolution de 1848. Il aggravera même son cas en devenant aussi directeur de l'Ecole normale supérieure.
- 19 Quelqu'un aurait pu postuler contre Dubois : un homme de lettres, ancien commissaire de la Grande Armée, ancien auditeur au Conseil d'Etat impérial, autant de références sous le régime de Juillet, à qui son deuxième roman, paru en 1830, a assuré une certaine notoriété. De plus le personnage est ou a été féru de mathématiques Il se serait senti à l'aise avec les élèves, ayant failli entrer à leur Ecole. Mais, outre qu'il n'est pas certain qu'il eût eu du goût pour la fonction, cet amoureux de l'Italie peut difficilement, à son époque, cumuler une chaire à Polytechnique avec son poste de consul à Civita-Vecchia, qu'il n'a pas l'intention d'abandonner. Il restera donc là-bas et se mettra à écrire la *Vie de Henry Brulard*, où il raconte comment il n'est pas entré à l'Ecole polytechnique.
- 20 Je ne peux que vous renvoyer à ce texte posthume et décapant si vous souhaitez en savoir plus. Je ne mentionnerai ici qu'un point : le rôle du hasard et des circonstances dans une vie de polytechnicien ou de non-polytechnicien. Nous sommes en 1799. Le jeune Henri Beyle à Grenoble s'apprête à passer l'examen de l'X. Or Bonaparte est en Egypte, Souvorov a envahi l'Italie, et on craint que les Russes n'arrivent en Dauphiné. L'examineur de l'Ecole polytechnique, Louis Monge, frère de Gaspard, alors sur l'autre bord de la Méditerranée, ne juge pas prudent de hasarder un deuxième membre de la famille, en se risquant dans la capitale de la province menacée. Aux candidats de venir à Paris ! C'est ce que fait le jeune Beyle mais son voyage à Paris se transforme en chemin de Damas :
- « A mon arrivée à Paris deux grands objets de désirs constants et passionnés tombèrent à rien tout à coup. J'avais adoré Paris et les mathématiques. Paris sans montagnes m'inspira un dégoût si profond qu'il allait presque jusqu'à la nostalgie. Les mathématiques ne furent plus pour moi que comme l'échafaudage du feu de joie de la Saint-Jean le lendemain [de la fête]... Dans le fait je n'avais aimé Paris que par dégoût profond pour Grenoble... Quant aux mathématiques, elles n'avaient été qu'un moyen. Je les haïssais même un peu en novembre 1799 car je les craignais. J'étais résolu à ne pas me faire examiner à Paris... »
- 21 Son rêve, on le sait, est « de faire des comédies comme Molière », mais, comme l'inspiration tarde à venir et qu'il faut bien vivre, il entrera dans les bureaux du comte Daru, ami de la famille, au ministère de la Guerre, puis partira avec l'armée de réserve levée par Bonaparte pour l'Italie, où sa vraie vie commencera.

- 22 Plus tard, beaucoup plus tard, Henri Beyle, devenu Stendhal, se souviendra de l'École polytechnique quand il écrira Lucien Leuwen, l'histoire d'un polytechnicien non-conformiste qui avait été chassé de ladite École

pour s'être allé promener mal à propos un jour qu'il était consigné, ainsi que tous ses camarades : c'était l'époque d'une des célèbres journées de juin, avril ou février 1832 ou 1834... Quelques jeunes gens assez fous, mais doués d'un grand courage, prétendaient détrôner le roi, et l'École polytechnique...était sévèrement consignée dans ses quartiers. Le lendemain de sa promenade, Lucien fut renvoyé comme républicain. Fort affligé d'abord, depuis deux ans il se consolait du malheur de n'avoir plus à travailler douze heures par jour.

- 23 Un autre des plus grands littérateurs de l'époque a lui aussi failli passer par l'X. Lui aussi y a renoncé du fait des circonstances. Écoutons son témoignage :

Ma véritable éducation littéraire fut celle que je me fis à moi-même lorsque, délivré des maîtres, je fus libre de suivre à bride abattue le vol rapide de mon imagination insatiable. Je dévorais un livre, puis un autre ; je traduisais Homère du grec en anglais... Puis je me passionnai pour les mathématiques, et, voulant entrer à l'École polytechnique, je fus en peu de temps en l'état de passer les examens. Je m'essayais aussi à écrire des comédies, des fragments de romans, des récits de tragédies ; mais tout cela était dans un goût qui se ressentait de ce qui avait été fait dans notre langue par les grands écrivains classiques, et, cette ressemblance me devenant insupportable, je déchirais sur-le-champ ce que j'avais écrit... Cependant je sentais en moi un indicible désir de produire quelque chose de grand et d'être grand par mes œuvres. Le temps me paraissait perdu s'il n'amenait une idée neuve et féconde. Toujours mécontent de celles qui s'offraient à mon esprit, las d'une méditation perpétuelle dans laquelle j'épuisais mes forces, je sentis la nécessité d'entrer dans l'action, et...je voulus être officier...L'artillerie me plaisait. La gravité, le recueillement, la science de ses officiers s'accordaient avec mes habitudes. Je désirai y entrer et j'allais être présenté à l'École polytechnique, lorsque, la bataille de Paris ramenant les Bourbons, l'armée s'ouvrit à moi plus rapidement et j'y pris, encore enfant [il a dix-sept ans], une place assez élevée, ayant tout à coup le grade de lieutenant de cavalerie...

- 24 On sait pourtant que le comte Alfred de Vigny ne fera qu'une médiocre carrière militaire et démissionnera de bonne heure, comme Montaigne l'avait fait du parlement de Bordeaux, pour se consacrer à sa carrière d'écrivain.
- 25 Faut-il croire alors que dans un cas comme dans l'autre un instinct secret leur dictait de ne pas entrer dans une école émondeuse des personnalités et méfiante envers toute forme de génie ? Le fait est que malgré la vingtaine d'X académiciens français et quasiment le même nombre aux sciences morales et politiques il n'y a pas eu, ou pas encore, de très grands écrivains et reconnus tels issus de l'X ?
- 26 Pourtant de très nombreux polytechniciens ont écrit et publié. Je ne sais s'il existe des statistiques disant si le nombre d'X littérateurs rapporté à l'effectif total des promotions est supérieur ou inférieur à celui des non-X littérateurs rapporté à la population ayant fait des études supérieures non spécifiquement littéraires.
- 27 J'aurais tendance à dire, paraphrasant Auguste Deteuf, que quelle que soit la façon d'opérer une sélection on obtient toujours la même proportion d'écrivains. Pourtant le bon niveau de français réclamé aux polytechniciens et la qualité de pôle d'excellence de l'École justifieraient un pourcentage plus élevé.
- 28 Mais, à notre époque où tout le monde ou presque écrit, qu'est-ce qu'un écrivain ? Alfred de Vigny, encore lui, a fait une intéressante distinction entre les œuvres d'argumentation, qui « s'adressent à la logique », et les œuvres d'inspiration, qui « ne

parlent au cœur que par le sentiment ». On dirait que c'est le presque polytechnicien en lui qui lui a dicté cette classification.

- 29 Les œuvres d'argumentation, nous les connaissons et les pratiquons depuis longtemps. Au siècle du positivisme, notre camarade Gratry, le Révérend Père Gratry (X 1834) a tenté de démontrer mathématiquement l'existence de Dieu. Auguste Comte lui-même a vu réfuter ses livres et ses thèses dans les livres d'un autre camarade ecclésiastique, Paul de Broglie (X 1853). Pour rester à notre époque, il n'est que d'évoquer la grande controverse sur le réchauffement planétaire, illustrée notamment par les livres de Christian Gérondeau. La politique (Romieu, Sorel avec ses « Réflexions sur la violence » de 1908, Stoléru, Attali) et l'économie (Armand, Rueff, et encore Attali, Stoléru) ont également vu fleurir les ouvrages polytechniciens.
- 30 Les œuvres d'argumentation s'appuient sur la science et sont donc un domaine naturel pour les Carvas. Encore est-il important qu'elles soient écrites lisiblement. Auguste Comte, toujours lui, se plaignait que les professeurs de mathématiques à l'X de son temps fussent incompréhensibles à leurs élèves – les choses n'ont guère changé depuis ! – : lui au moins savait dire clairement les choses. On lui répondait qu'eux étaient des savants, ce que lui n'était pas. Il n'était qu'un vulgarisateur. Or la vulgarisation est un art. Les X, par l'importance attachée à leur formation générale, sont des vulgarisateurs par excellence, et je salue ceux qui se sont lancés dans cette voie altruiste et souvent ingrate.
- 31 Mais qu'en est-il des œuvres d'inspiration ?
- 32 Je dirai d'abord que le polytechnicien et le scientifique en général ne rejette pas l'inspiration ou encore l'imagination, qui est l'inspiration appliquée à la création. L'inspiration est à l'origine du progrès. Mais nous parlons ici de l'inspiration littéraire.
- 33 Je note qu'un grand nombre de polytechniciens écrivains ont choisi comme domaine d'application l'histoire : celle qu'ils ont vécue (Joffre, Foch, Dreyfus, etc.) ou plus généralement l'histoire de France et du monde (Sainte-Aulaire, Barante, Romieu, Seillière, etc.). L'histoire me paraît un terrain d'action naturel pour les X, car elle fait appel à leurs qualités de recherche méthodique et de rigueur intellectuelle. Mais un ouvrage d'histoire, même si l'inspiration y tient sa place, ne me paraît pas une œuvre d'inspiration.
- 34 Alors le moment est venu d'évoquer ces œuvres « qui ne parlent au cœur que par le sentiment », pour reprendre la formule de Vigny : la poésie, le théâtre, le roman.
- 35 La poésie : elle est pour ainsi dire consubstantielle à la vie des élèves, elle naît spontanément dans les couloirs de la rue Descartes, alimente la chronique et le folklore polytechniciens. Quelques-uns la gardent et la cultivent. Je vous recommande un délicieux poème d'un des derniers recueils de Bruno de Vulpian, intitulé (le poème) *Au temps béni des autobus à plate-forme*, qui ira droit au cœur de tous les vieux Parisiens.
- 36 Le théâtre : Romieu, Prévost, Attali s'y sont risqués. Il reste pourtant le parent pauvre de l'écriture polytechnicienne. J'ai été très triste d'apprendre que la tradition de la *Revue Barbe*, à laquelle j'eus le plaisir d'apporter ma contribution en 1958, avait disparu, en même temps que d'autres, quand l'externat a remplacé l'internat et avec le transfert à Palaiseau. Nos conscrits, qui ont accès au théâtre en ville, n'éprouvent plus le besoin de le créer *intra muros*, entre des murs qui n'existent plus.

- 37 Et enfin l'art suprême ; le roman. Je remercie encore une fois la SABIX et son président de m'avoir demandé de vous parler aujourd'hui, car cela m'a donné l'occasion de lire et de lire avec plaisir quatre romans polytechniciens.
- 38 Commençons par Jacques Attali, le plus prolifique auteur polytechnicien du siècle, sous bénéfice d'inventaire, à qui je ne vois de rival pour le nombre de pages publiées qu'Auguste Comte au siècle précédent, mais aussi divers dans ses productions que Comte était concentré sur son thème unique.
- 39 Avec *Au-delà de nulle part*, nous voici au cœur des Etats-Unis profonds, sur un camp de savants engagés dans un nouvel inquiétant projet Manhattan. Ces savants ont pour voisins, car nous sommes en Arizona, les Hopis, le peuple-souche de tous les Indiens du Nouveau Monde, vivant collés à leur falaise, tels les Dogons d'un autre continent.
- 40 Le héros, Tom, un Français chercheur qui cherche aussi à refaire sa vie, est assailli sur Internet par un correspondant inconnu, qui lui annonce la prochaine rencontre de la terre avec une comète, autrement dit la fin du monde. Attali, vrai Pic de la Mirandole des temps modernes, est à son aise avec l'astronomie (il a bien écouté les cours du soir de l'X) autant qu'avec l'ethnologie (pourtant non enseignée à l'X). Il combine à merveille 2001 *Odyssée de l'espace* et *Tristes tropiques*, sans oublier *L'île mystérieuse*.
- 41 Qui est ce mystérieux correspondant capable de mettre la puissante Amérique en émoi ? Le général commandant la base ? Son capitaine aide de camp,
« qui ne le quittait pas plus que son ombre – y compris la nuit, disait-on » ?
- 42 Wilfried, l'astrophysicien de service ? Faut-il le chercher parmi les Hopis ? Est-ce le vieux sage Cha'kwaina, détenteur des secrets de la race ? Ou bien est-ce le héros lui-même, comme le suspecte la Maison-Blanche ? Sur quoi va déboucher ce mélange à fortes doses d'ethnologie, d'astronomie, de TIC, de politique et de géopolitique ?
- 43 Après trois cent quarante-quatre pages, c'est fini ! La base secrète a été fermée d'ordre présidentiel. Le héros a retrouvé la vraie vie chez les Hopis, seuls détenteurs de la vérité. Cette constatation que face à une vie moderne de plus en plus irréelle et absurde il n'y a de refuge que chez les primitifs, est plutôt sympathique. Mais que de dissertations sur le thème de la Création et de la Destruction du monde avant d'en arriver là !. On est tout de même récompensé d'avoir accompagné l'auteur dans son voyage aussi long qu'un vol intersidéral.
- 44 Changeons de style et retrouvons un monde bien de chez nous avec *Le Passage*, par Valéry Giscard d'Estaing. Un ouvrage qui se lit vite, ce qui en soi est une qualité. Le héros est chasseur comme l'auteur : il fait allusion à une tournée au Kenya, mais ne nous emmène qu'en Sologne. Ce n'est de toute façon que le hors d'œuvre, place au plat principal : ledit chasseur est un notaire du Vendômois, plaqué par une légitime n'ayant pas trouvé sa place entre la chasse et l'étude. Ce notaire chasseur s'amourache d'une jeune personne aperçue à la traversée d'un village, qui lui demande ô surprise charmante de l'emmener chez lui.
- 45 A dire vrai je n'ai pas trouvé ce héros ramasseur de fille déboussolée très intéressant, sa partenaire non plus, cette post-soixante-huitarde, qui se donne à son hôte sans y faire vraiment attention. Quand elle s'en va, quittant le notaire et le lecteur à la fois, sans qu'on ait appris rien d'elle, sauf qu'elle s'est infatuée d'un étudiant américain rentré au pays, on a envie de dire à son hébergeur : C'est bien fait pour toi ! et à l'auteur : Tu aurais pu nous intéresser davantage à ta Nathalie, on préfère, et de beaucoup, celle de Bécaud, dont on savait au moins qui elle était et ce qu'elle faisait.

- 46 Si je ne craignais d'être accusé de déformation polytechnicienne, je dirais que Giscard prend ses personnages à l'instant « t ». Il pratique le style objectal, celui du « nouveau roman » de Robbe-Grillet et de Butor, quand la description sobre et précise des choses remplace la recherche des sentiments des êtres, le tout pimenté de quelques grains d'érotisme. On peut donner une dimension philosophique à cette aventure : la fugace bonne fortune devient l'enfer du manque, ou bien écologique : le tueur de biches voit sa proie lui échapper sans retour. Un détail m'a conduit à l'indulgence pour le notaire et chasseur : il apprécie la marmelade d'oranges au petit déjeuner.
- 47 *Les Demi-Vierges*, du camarade Marcel Prévost, sont le roman qui fit scandale en son temps. Maud, l'héroïne, une orpheline désargentée, attend d'être mariée et bien mariée pour se donner totalement à son flirt, Julien, un rejeton noble noceur, joueur et jouisseur. Maxime, l'ancien officier et riche propriétaire, amoureux de l'impétueuse Maud, déjouera-t-il à temps le complot de la fiancée prête à rejoindre son amant le lendemain du mariage ? Ou est-ce celle-ci qui changera d'avis et de méthode ? Non, non, je ne vous dirai pas la fin.
- 48 Anachronique, cette histoire ? Ce qui a changé, c'est l'attitude face à l'argent : aujourd'hui filles comme garçons comptent d'abord sur leur travail pour se ménager une vie indépendante : le problème des premières n'est plus de conserver leur virginité pour un mari, mais de sacrifier leur carrière à ce mari : moins encore y consentent.
- 49 L'admission de jeunes filles à l'X, décidée par Michel Debré, alors ministre des Armées, dans la foulée de mai 1968, a tout changé : le deuxième sexe pouvait désormais aspirer aux mêmes tâches que le premier. La société française n'y résista pas. Le choix d'un boulot devint plus important que celui d'un mari, et il parut bientôt absurde et imprudent de lâcher l'un au profit de l'autre. De leur côté les garçons commencèrent à s'intéresser aux tâches ménagères pour se rendre plus éligibles. Ce ne fut plus : « Run like boys, girls! » mais : « Cook like girls, boys! » Les jours du mariage étaient comptés. Dès lors que leur métier fut leur point d'ancrage dans la vie, les femmes commencèrent à changer de mari et même à se passer de mari. On ne vécut plus que pour soi. Les enfants eurent l'impression de déranger.
- 50 Si je vous scandalise, la faute en est au camarade Prévost, dont j'essaie d'adapter l'analyse à notre monde actuel. Le sujet à traiter de nos jours, ce ne sont plus les *Demi-Vierges*, ce sont les *Super-Femmes*. A vos plumes, camarades !
- 51 Les *Demi-Vierges* sont à la société bourgeoise parisienne d'avant la Grande Guerre ce que les *Liaisons dangereuses* avaient été pour la société aristocratique du même Paris à la fin de l'Ancien Régime. J'en recommande la lecture aux post-soixante-huitards, masculins et féminins, qui pourront ainsi se féliciter plus encore du monde auquel ils ont échappé.
- 52 Et, pour finir, la divine surprise avec *L'Ascension de Monsieur Baslèvre* d'Edouard Estaunié, une histoire merveilleusement tendre et merveilleusement démodée.
- 53 Un haut fonctionnaire, directeur de ministère, à un stade avancé de sa carrière, atteint par le coup de foudre. Un coup de foudre tout intérieur, ne provoquant que quelques absences insolites de son bureau, remarquées seulement par le secrétaire et l'huissier, car Monsieur Baslèvre poursuivra cette carrière jusqu'au bout, immuable tout en n'étant plus le même homme, illuminé par cet amour d'un moment et de toujours. Seul indice visible, signe de l'être nouveau qu'il porte en lui : il refusera une promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur, au profit d'un collègue plus âgé.

- 54 Celle qui lui a enseigné le suprême degré de l'amour, le renoncement et le sacrifice, est la femme d'un copain de jeunesse, dans cette Limoges tôt quittée pour Paris, exquise créature trompée et bafouée par ledit copain, qui n'en restera pas moins fidèle à ce mauvais mari, tout en étant touchée de la sollicitude du nouveau personnage apparu dans sa vie. Monsieur Baslèvre avouera sa passion et recevra une leçon du véritable amour. Il ne saura qu'après la mort de Claire combien celle-ci partageait ses sentiments mais refusait de le lui avouer. Il y aura eu contagion d'héroïsme et de sainteté.
- 55 Estaunié accompagne son monsieur Baslèvre et sa Claire dans les méandres de leur cœur avec tendresse et finesse. L'écrivain sait attacher aux menus incidents par où progresse leur vie un discret commentaire qui universalise des instants fugitifs : « Oh, ne jamais pouvoir arracher aux mots – fussent-ils les plus simples – le sens profond de la pensée qui les dicta ! » A défaut d'arracher, Estaunié suggère. Il conduit son récit avec aisance au milieu des non-dits et des non-vécus. Il sait conférer à chacun sa réalité banale et poignante. Il rend vivant ce milieu de l'administration qui était le sien et ce Paris qu'on sent bien qu'il aimait, comme Montaigne, ce Paris où l'on marche, où l'on achète des fleurs, où on fait des rencontres imprévues. A propos de rencontres imprévues, signalons celles de l'auteur avec sa dimension polytechnicienne :
- « C'est la position d'un problème qui est difficile, et non sa solution. »
- 56 et plus loin :
- « Après ceci aucun terme ne manquait plus à l'équation : il n'avait qu'à cheminer droit, l'inconnue se dégagerait d'elle-même. »
- 57 Merci à ceux qui m'ont fourni l'occasion de te découvrir, cher Édouard, et merci à tous de votre attention.
-

AUTEUR

ERIK EGNELL

X57